



HAL
open science

Monde savant et ventes de bibliothèques en France méridionale dans la seconde moitié du XVIIIe siècle

Emmanuelle Chapron

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron. Monde savant et ventes de bibliothèques en France méridionale dans la seconde moitié du XVIIIe siècle . *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, 2013, 283, pp.409-429. halshs-01487318

HAL Id: halshs-01487318

<https://shs.hal.science/halshs-01487318>

Submitted on 11 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuelle Chapron, « Monde savant et ventes de bibliothèques en France méridionale dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Annales du Midi*, 283, 2013, p. 409-429.

Résumé : L'article s'intéresse à la manière dont le monde savant a tiré parti des ventes aux enchères de livres, qui se développent vivement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'étude est menée à partir d'un terrain provincial, celui de la France méridionale, de la Provence occidentale au Languedoc oriental. Retracer l'implication du monde savant dans ces ventes de livres revient à mettre en évidence une triple tension. La première tient à l'écart entre le profit attendu et la certitude de la perte. Car si les ventes publiques constituent, sur le moment, une occasion d'acheter des ouvrages rares ou à bon prix, la disparition des bibliothèques prive les savants de ressources parfois cruciales dans l'économie intellectuelle de la région. La seconde met en évidence les limites des solidarités traditionnelles de la République des lettres dans une économie enflammée par la bibliophilie : l'impuissance des savants méridionaux à pénétrer les ventes lyonnaises et parisiennes, voire à tirer parti des ventes locales, en témoigne. Enfin, le troisième écart concerne le statut des catalogues de vente : au-delà de leur usage premier, éphémère, dans le cadre des ventes, leur accumulation dans les bibliothèques privées éclaire les modalités de constitution d'un capital bibliographique à usage rétrospectif et la mise en scène d'une microsociété bibliophile.

**Monde savant et ventes de bibliothèques en France méridionale
dans la seconde moitié du XVIII^e siècle**

Emmanuelle Chapron

Aix Marseille Univ, CNRS, Telemme, Aix-en-Provence, France

Institut universitaire de France

En juin 1764, le naturaliste et antiquaire nîmois Jean-François Séguier envoie au médecin avignonnais Esprit Calvet une liste de livres de médecine et de littérature, qu'il lui demande de faire circuler parmi ses relations. La petite bibliothèque appartient à la veuve d'un de ses amis, qui cherche à s'en défaire. Les conditions sont à l'amiable, avec des rabais pour les livres abîmés et les achats en lot : « C'est un service que vous rendrez à cette veuve et un plaisir que vous me ferez de vous intéresser pour cela¹ ». Loin d'être toujours un événement médiatisé par les gazettes et les catalogues de librairie, les ventes de bibliothèques sont une réalité relativement courante dans le monde savant d'Ancien Régime. Il peut s'agir de collections importantes, cédées par des héritiers désargentés aux libraires qui en organisent la dispersion, ou de bibliothèques plus modestes, vendues presque de la main à la main par le truchement des amis de la famille ou d'une annonce dans un périodique. Ces ventes ont été récemment réexaminées par les historiens du livre et des inventaires de catalogues ont été

¹ Bibliothèque Ceccano, Avignon (désormais BMA), ms. 2364, fol. 47 : Séguier à Calvet, Nîmes, 7 juin 1764. Il s'agit probablement de la veuve du médecin nîmois Jean Mathieu, dont une partie des ouvrages est achetée par l'intermédiaire du médecin Pierre-Joseph Amoreux à Montpellier (Bibliothèque municipale Carré d'Art, Nîmes (désormais BMN), ms. 311, fol. 2-4). Il s'agissait de la plus importante bibliothèque botanique nîmoise. Je remercie sincèrement François Pugnère pour sa lecture attentive et ses remarques.

entrepris un peu partout en Europe². Les catalogues de vente constituent en effet un observatoire privilégié pour l'histoire des pratiques de la librairie, de la bibliographie et des classifications, ou pour suivre la structuration d'un marché du livre rare au XVIII^e siècle. Moins nombreux, en revanche, sont les travaux relatifs à la manière dont le monde savant s'est approprié cette modalité d'accès au livre³. C'est cet aspect que l'on souhaiterait examiner à partir d'un terrain provincial, celui de la France méridionale de la seconde moitié du XVIII^e siècle, de la Provence occidentale au Languedoc oriental.

Retracer l'implication du monde savant dans ces ventes de livres revient à mettre en évidence une triple tension. La première tient à l'écart entre le profit attendu et la certitude de la perte. Car si les ventes publiques constituent, sur le moment, une occasion d'acheter des ouvrages rares ou à bon prix, la disparition des bibliothèques prive les savants de ressources parfois cruciales dans l'économie intellectuelle de la région. La seconde met en évidence les limites des solidarités traditionnelles de la République des lettres dans une économie enflammée par la bibliophilie : l'impuissance des savants méridionaux à pénétrer les ventes lyonnaises et parisiennes, voire à tirer parti des ventes locales, en témoigne. Enfin, le troisième écart concerne le statut des catalogues de vente : au-delà de leur usage premier, éphémère, dans le cadre des ventes, leur accumulation dans les bibliothèques privées éclaire les modalités de constitution d'un capital bibliographique à usage rétrospectif et la mise en scène d'une microsociété bibliophilique.

Vendre une bibliothèque dans la France méridionale : l'évolution des procédés marchands

Les dernières décennies du XVIII^e siècle sont marquées, en Provence et en Languedoc, par la dispersion de plusieurs grandes bibliothèques. Là où les successeurs des jésuites n'ont pas été mis en possession des collections de livres, les bibliothèques des collèges sont vendues avec le reste des biens : celles des collèges de Vienne et de Montpellier après l'expulsion de l'ordre en 1763, celles de Carpentras et d'Avignon quelques années plus tard, après

² CHARON (Annie), PARINET (Elisabeth) (dir.), *Les ventes de livres et leurs catalogues, XVII^e-XX^e siècle*, Paris, École des Chartes, 2000.

³ VIARDOT (Jean), « Livres rares et pratiques bibliophiliques », dans MARTIN (Henri-Jean), CHARTIER (Roger) (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. II, *Le livre triomphant, 1660-1830*, Paris, Promodis, 1984, p. 447-467. SORDET (Yann), *L'amour des livres au siècle des Lumières. Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 181-184. BEROUJON (Anne), *Les écrits à Lyon au XVII^e siècle. Espaces, échanges, identités*, Grenoble, Presses universitaires, 2009, p. 372-382. WALL (Cynthia), « The English Auction : Narratives of Dismantlings », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 31, n° 1, 1997, p. 1-25.

l'occupation du Comtat par les troupes françaises en 1768⁴. Dans les années 1770 et 1780, correspondances savantes, gazettes locales et comptes de librairie signalent la vente de la bibliothèque du commissaire des guerres Lenfant (1769), du comte de Vence (1779) et de Boyer de Fonscolombe (1788) à Aix, du marquis d'Aubais (1777), de l'abbé de Pérussis (1784) à Alès, du marquis de Cambis (1772), du jésuite astronome Esprit Pézenas (1776) ou encore du marquis de Calvière (1777) à Avignon. Le phénomène n'est évidemment pas nouveau, mais la concomitance d'arbitrages patrimoniaux singuliers et de nouvelles pratiques de commercialisation contribue sans doute à le rendre plus visible.

Toutes ces collections s'inscrivent dans un paysage relativement fourni de bibliothèques savantes, ecclésiastiques et nobiliaires, dont le nombre participe peut-être à expliquer le retard de l'espace méridional en matière de bibliothèques publiques⁵. Le marquis de Méjanès à Arles, Thomassin de Mazaugues et Fauris de Saint-Vincens à Aix, le prévôt de Massilian, le marquis de Pérussis, le marquis de Caumont et le marquis de Sainte-Croix à Avignon, l'abbé de Sade à Saumane comptent parmi ces « amateurs » issus de la noblesse d'épée ou de robe qui, entre leurs affaires patrimoniales, familiales et professionnelles, constituent des bibliothèques considérables où l'achat savant s'articule toujours au souci du « beau livre⁶ ». Pour ses bibliothèques d'Avignon et de Vézénobres, le marquis de Calvière

⁴ À Aix en revanche, la bibliothèque est remise aux pères de la Doctrine chrétienne qui succèdent aux jésuites. Sur ces collèges, COMPERE (Marie-Madeleine), JULIA (Dominique), *Les collèges français. 16^e-18^e siècles. Répertoire. I. France du Midi*, Paris, INRP, 1984. Un inventaire de la bibliothèque d'Avignon est dressé à cette occasion.

⁵ Hypothèse formulée pour Aix par EBOLI (Gilles), *Livres et lecteurs en Provence au XVIII^e siècle. Autour des David, imprimeurs-libraires à Aix*, Méolans-Revel, Perrousseau, 2008, p. 78. Pour Aix, STOUFF (Jean), « Les bibliothèques publiques d'Aix-en-Provence au XVIII^e siècle », *Annales du Midi*, 2002, vol. 114, p. 293-317.

⁶ Jean-Baptiste Marie de Piquet, marquis de Méjanès (1729-1786), occupe différentes fonctions publiques (premier consul d'Arles en 1760 et 1774, premier consul d'Aix en 1776). Bibliophile averti, il lègue à sa mort ses collections à la province de Provence, pour qu'elle ouvre une bibliothèque « en la ville d'Aix pour l'avantage du public ». Voir *Un cabinet d'amateur à la fin du XVIII^e siècle : le marquis de Méjanès bibliophile*, catalogue de l'exposition, Aix-en-Provence, Cité du livre, 2006. Henri Joseph Thomassin de Mazaugues (1684-1743), président au parlement de Provence, poursuit l'enrichissement de la bibliothèque paternelle, qui est achetée à sa mort par l'évêque de Carpentras pour la bibliothèque Inguibertine. Jules Fauris de Saint-Vincent (1718-1798) est président au parlement de Provence. Fin collectionneur de médailles, il est l'auteur d'un *Mémoire sur les monnaies de Provence* publié dans l'*Histoire générale de Provence* de l'abbé Papon (1778-1784). Le prévôt Henri Joseph de Massilian, apparenté au marquis de Méjanès, collectionne les manuscrits. Sur la bibliothèque du marquis de Pérussis, estimée 11 000 l. à sa mort, BROCKLISS (Laurence W. B.), *Calvet's Web. Enlightenment and the Republic of Letters in Eighteenth-Century France*, Oxford, University Press, 2002. Sur Joseph de Seystres, marquis de Caumont (1688-1745), voir FORBIN (Françoise de), *Les curiosités du marquis de Caumont*, Avignon, Bibliothèque municipale, 2002. Destiné à une carrière militaire, Guillaume Emmanuel Joseph de Clermont Lodève, marquis de Sainte-Croix (1746-1809), se consacre à partir de 1770 à l'étude de la mythologie et de l'histoire romaine ; il est élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1777. Sa bibliothèque, vendue aux enchères et au détail en 1809, fait l'objet d'un catalogue publié par Debure. L'abbé Jacques de Sade (1705-1778), oncle du marquis, rassemble une bibliothèque mondaine et studieuse dans son château de Saumane, d'où il produit ses *Remarques sur les premiers poètes français et les troubadours*, et surtout ses *Mémoires sur la vie de François Pétrarque* (Amsterdam, 1764).

Sur la figure de l'amateur, GUICHARD (Charlotte), *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Champ Vallon, 2008. Pour un tableau plus large, BILLIQUOD (Jacques), *Le livre en Provence du XVI^e au XVIII^e siècle*,

achète de nombreux ouvrages d'histoire ancienne, de numismatique et de glyptique, mais ses critères en matière d'impression sont ceux d'un bibliophile averti : l'édition, dit-il, doit être « belle, bien gravée et conservée » et il fait « revêtir magnifiquement » les livres qu'il annote⁷. C'est un monde qui entretient d'étroites relations avec le milieu des savants locaux, qu'il fréquente dans les académies et dont il partage les intérêts intellectuels, notamment numismatiques et antiquaires⁸. Leurs valeurs sont celles de la République des lettres et des sciences, plus que celles des Lumières : il n'y a pas de philosophes dans la bibliothèque du marquis de Calvière, non plus que dans celle du médecin avignonnais Esprit Calvet et, lorsque le marquis de Cambis fait paraître le catalogue des manuscrits les plus insignes de sa bibliothèque, la liste de diffusion de ses exemplaires trace les contours d'une République méridionale des anti-Lumières⁹.

Si les ventes publiques de bibliothèques ne sont pas une réalité nouvelle, les modalités de leur dispersion évoluent dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'information ne passe plus seulement par des canaux informels, parents ou proches du défunt, mais fait l'objet d'une publicité plus large dans les périodiques locaux de Provence et du Languedoc. Le sieur Fréchier, qui a acheté en 1768 la majeure partie de la bibliothèque des jésuites avignonnais, fait paraître un avis annonçant sa mise en vente dans le *Courrier d'Avignon* de juillet 1769¹⁰. Dans le même journal, les annonces de vente de bibliothèques se multiplient à partir des années 1780, à raison d'une ou deux par an. Leur apparition accompagne l'aménagement d'un espace publicitaire au bas de la dernière page du numéro, où elles figurent parmi les réclames pour les remèdes miraculeux, les appels à témoin pour personnes disparues et les annonces de

Marseille, Saint-Victor, 1962. CUBELLS (Monique), *La Provence des Lumières : les parlementaires d'Aix au XVIII^e siècle*, Paris, Maloine, 1984 (qui dénombre vingt-huit bibliothèques aixoises, dont trois de plus de 1000 titres). Sur les collections d'antiques qui jouxtent ces bibliothèques, CAVALIER (Odile), *La Grèce des Provençaux au XVIII^e siècle*, Avignon, Fondation Calvet, 2008.

⁷ CAVALIER (O.), *L'Empire de Mars et des muses. La collection du marquis de Calvière, lieutenant général des armées du roi, 1693-1777*, Avignon, Musée Calvet, 2002, p. 52. Page au service de Louis XIV puis garde du corps du Dauphin, le marquis de Calvière prend sa retraite en 1755 et s'installe à Vézénobres, où il transfère ses collections d'art et d'antiquités.

⁸ Ces relations savantes entre érudits et élites sociales ont été éclairées à partir de quelques figures locales : BROCKLISS (L.), *Calvet's Web*, *op. cit.* ; AUDISIO (Gabriel), PUGNIERE (François) (dir.), *Jean-François Séguier. Un Nîmois dans l'Europe des Lumières*, Aix-en-Provence, Edisud, 2005.

⁹ Certaines figures font exception, comme l'abbé de Sade ou le médecin nîmois Pierre Baux. Sur Esprit Calvet (1728-1810), antiquaire et naturaliste, BROCKLISS (L.), *Calvet's Web*, *op. cit.* Il lègue à sa mort sa bibliothèque, son importante collection de médailles et d'antiquités et son cabinet d'histoire naturelle à la ville d'Avignon. Sur le catalogue de Cambis, CHAPRON (Emmanuelle), « Circulation et usages des catalogues de bibliothèques dans l'Europe du XVIII^e siècle », dans BARBIER (Frédéric), DE PASQUALE (Andrea) (éd.), *La bibliothèque des Lumières*, Parme, Biblioteca Palatina, 2012, p. 29-49.

¹⁰ *Courrier d'Avignon*, 14 juillet 1769. Il s'agit d'une « collection choisie de l'Écriture sainte, des Pères, des Conciles, des théologiens, des philosophes, des orateurs, des poètes, du droit civil et canonique, des historiens sacrés et profanes, en un mot de tous les livres qui enrichissent une bibliothèque, et qui sont nécessaires pour un collège ».

livres nouveaux¹¹. Mais ces annonces reflètent également la transformation des pratiques commerciales des libraires méridionaux, dont un certain nombre réorientent alors leur activité vers la vente de livres rares ou de seconde main. Dans un contexte de bibliophilie galopante, l'activité est particulièrement rentable lorsque les bibliothèques sont achetées entières. Chez Joseph David, à Aix, les livres anciens prennent le pas sur les nouveautés dès les années 1770 : c'est dans la boutique aixoise que finissent les bibliothèques de Lenfant et du marquis de Vence, que les héritiers avaient d'abord pensé confier au marché parisien¹². Si David s'attache à ses livres, n'organise pas de ventes publiques et laisse grossir son stock, ce n'est pas le cas d'autres libraires qui reconfigurent leur activité en conséquence. En 1782, le libraire avignonnais Antoine Aubanel annonce dans son *Courrier d'Avignon* qu'il a acquis plusieurs cabinets de livres, qu'il présente à la vente trois après-midi par semaine. Chambon, à Marseille, « donne avis qu'il achète toujours les vieux livres, et se charge du débit des bibliothèques¹³ ».

Ce « débit » peut revêtir des formes diverses : vente en gros ou au détail, aux enchères, à l'amiable ou à prix fixés, avec un catalogue imprimé, manuscrit ou sur simple présentation des livres. Il se fait le plus souvent à l'amiable ou à prix marqués : alors que le procédé de la vente aux enchères s'est développé à Paris dans les premières années du XVIII^e siècle, et à Lyon dans les années 1740, il reste relativement peu fréquent dans la France méridionale jusqu'à la fin du siècle, même pour les collections les plus prestigieuses¹⁴. Prenons-en quelques exemples. Les livres du marquis de Cambis, mort en 1772, sont achetés par le libraire Niel à Avignon. Il commence à en détailler les articles, avant de faire paraître en 1774 le catalogue de « ce que nous en avons encore », sans doute pour en relancer ou en accélérer la dispersion. Les livres se vendent « en détail, au prix modéré et marqué à chaque article » dans la boutique sise derrière l'Hôtel de la monnaie¹⁵. Deux ans plus tard, le catalogue de la bibliothèque du jésuite Esprit Pézenas est publié par le libraire Jean Aubert, qui en a reçu « le prix et les conditions ». Celles-ci ne sont pas explicitées : sans doute le libraire souhaite-t-il

¹¹ Consulté pour les années 1733-1753, 1769 et 1774-1789. Sur le périodique en général, édité par Aubanel, voir MOULINAS (René), dans SGARD (Jean) (dir.), *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*, Paris, 1991, notices 261 à 263. Voir annexe.

¹² EBOLI (G.), *Livres et lecteurs en Provence*, op. cit., p. 185-189.

¹³ *Courrier d'Avignon*, 16 avril 1782 et 16 novembre 1784.

¹⁴ BLECHET (Françoise), *Les ventes publiques de livres en France, 1630-1750. Répertoire des catalogues conservés à la Bibliothèque nationale*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991. Pour Lyon, VARRY (Dominique), « Les ventes publiques de livres à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles et leurs catalogues », dans CHARON (A.), PARINET (E.) (éd.), *Les Ventes de livres et leurs catalogues*, op. cit., p. 29-48.

¹⁵ BMN, ms. 140, fol. 169, Calvet à Séguier, Avignon, 17 novembre 1773, mentionnant les achats faits par le marquis de Méjanès. *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. le marquis de Cambis-Velleron*, Avignon, Niel et Aubanel, 1774 [Bibliothèque nationale de France (désormais BnF), Q-7841].

protéger sa marge de manœuvre, en fonction des propositions qui lui seront faites¹⁶. L'année suivante, en 1777, la bibliothèque du marquis de Calvière est à son tour mise en vente. L'héritier avait, dans un premier temps, envisagé de se défaire uniquement des médailles, mais l'ampleur du gouffre financier dans lequel la monomanie du marquis a jeté sa maison lui fait bien vite reconsidérer ses plans, d'autant plus qu'il est harcelé par les amateurs, du duc de La Vallière au landgrave de Hesse¹⁷. La bibliothèque est dispersée en plusieurs phases, marquées par trois catalogues, selon des modalités qui reflètent l'éventail des solutions marchandes disponibles. En 1778, une première partie de la bibliothèque est cataloguée par les libraires avignonnais Mérande et Dubié. La vente des livres de poésie, de théâtre, de romances et de mystères doit se faire « en totalité, sans distraction d'aucun ouvrage », pour la somme de 15 000 livres (l.). L'héritier semble malgré tout disposé à traiter à l'amiable, car les libraires recevront les propositions, « prévenant qu'elle sera délivrée de suite au premier qui nous en offrira sa valeur réelle¹⁸ ». Une vente d'objets d'art, d'antiques, de recueils d'estampes et de coûteux ouvrages d'antiquités suit à Paris en mai 1779 : elle se fait aux enchères et en détail, selon un procédé habituel au marché parisien et plus lucratif pour le comte¹⁹. Enfin, le libraire avignonnais Aubert produit un dernier catalogue des livres en 1782, annonçant une vente dans la quinzaine sans en préciser les conditions²⁰.

Certaines bibliothèques sont dispersées suivant des modalités plus originales. Le *Courrier d'Avignon* du 8 décembre 1780 annonce ainsi la mise en loterie de la bibliothèque provenant de la succession d'un magistrat : 500 à 600 volumes de droit romain et français, corps de bibliothèque et bureau, le tout estimé 2100 l. « Pour en faciliter l'acquisition aux jeunes jurisconsultes », 90 billets de loterie à 18 l. pièce sont mis en vente chez un avocat d'Avignon, également chargé de montrer le catalogue de la bibliothèque aux curieux. C'est le premier tirage de la loterie royale de janvier 1781 qui donnera le numéro gagnant²¹. Les

¹⁶ *Catalogue de la bibliothèque de feu M. l'abbé de Pézenas*, Avignon, [J. Aubert, 1776] [BnF Delta-3205].

¹⁷ CAVALIER (O.), *L'Empire de Mars*, op. cit., p. 99. PEREZ (Marie-Félicie), « La collection numismatique du marquis de Calvière, 1693-1777 », dans LAURENS (Annie-France), POMIAN (Krzysztof), *L'anticomanie. La collection d'antiquités aux 18^e et 19^e siècles*, Paris, Editions de l'EHESS, 1992, p. 31-38.

¹⁸ *Catalogue de la bibliothèque de feu M.****, Avignon, Mérande et Dubié, 1778. L'*Avis* annonce un second ensemble de livres à vendre en détail, à prix fixé, mais ils n'apparaissent pas dans le catalogue [BnF, Delta-11633]. La vente n'est toujours pas conclue au début de 1780 (BMN, ms. 141, fol. 133, Sainte-Croix à Séguier, 17 mars 1780).

¹⁹ *Catalogue d'une précieuse collection de tableaux, médailles, pierres gravées montées en bague, bijoux, dessins encadrés & en feuilles, estampes encadrées, en feuilles & en recueils, livres & autres objets de curiosité...*, Paris, Joullain, 1779. En 1735, l'héritier du marquis de Caumont avait, de la même manière, dissocié la célèbre collection de médailles, vendue à Paris, des livres et autres antiques dispersés à Aix (CAVALIER (O.), *La Grèce des Provençaux*, op. cit., p. 81-84).

²⁰ *Catalogue des livres rares du cabinet de M. le marquis de C****, Avignon, J. Aubert, 1782, 32 et 43 p. [BnF, Delta-4559].

²¹ *Courrier d'Avignon*, n° 98, 8 décembre 1780.

seules véritables ventes aux enchères, « au plus offrant et dernier enchérisseur », ont finalement lieu dans les dernières années du siècle. En 1786 encore, la bibliothèque du chanoine de Véras est vendue à l'hôpital d'Avignon « en détail, à l'amiable et sans enchère », précision qui signale *a contrario* une familiarité croissante avec le procédé. De fait, les deux dernières ventes annoncées par le *Courrier d'Avignon* – celle du comte irlandais de Bourk et du doyen Anselme en 1789 – se font désormais « à l'encan²² ».

Perte ou profit ? Les savants méridionaux et les ventes de bibliothèques

Le monde savant n'est pas tenu à l'écart de ces transactions. À l'interface des élites sociales et du monde de la librairie, parfois proches des défunts, les savants méridionaux peuvent être sollicités par les héritiers pour négocier avec les libraires. Lorsque le marquis d'Aubais disparaît le 5 mars 1777, Madame d'Urre, sa fille et héritière, se préoccupe rapidement d'aliéner la bibliothèque²³. Les livres de la résidence parisienne sont mis en vente dès le 18 juin, en détail et aux enchères, à partir d'un catalogue dressé par le libraire Saugrain le jeune²⁴. Au château d'Aubais, le défunt avait constitué une bibliothèque de plus de 20 000 volumes, particulièrement riche en manuscrits d'histoire locale, qu'il augmente jusqu'à sa mort. Le savant nîmois Jean-François Séguier est étroitement associé aux tractations avec les libraires. Ce proche du marquis, qu'il fréquentait aux séances de l'Académie royale de Nîmes, est également un excellent connaisseur de sa bibliothèque, dont il utilisait les ressources et pour laquelle il passait commande auprès de ses libraires lyonnais²⁵. La disparition des lettres échangées avec Madame d'Urre empêche malheureusement de mesurer à quel point l'érudit nîmois a pu peser dans les négociations ; mais sa correspondance éclaire malgré tout une partie des choix matériels et financiers qui président à la dispersion d'une bibliothèque importante.

Dans les jours qui suivent la mort du marquis, Séguier a averti les frères de Tournes, ses libraires à Lyon. C'est également à lui que s'adressent d'autres libraires intéressés, comme

²² *Courrier d'Avignon*, n° 32, 21 avril 1786 ; n° 53, 29 juin 1788 ; n° 96, 31 octobre 1789. En 1780 avait eu lieu à Toulon une vente d'histoire naturelle « aux plus offrants et derniers enchérisseurs » (n° 49, 20 juin 1780).

²³ SOUBEIRAN DE PIERRES, *Un grand lettré languedocien du XVIII^e siècle. Charles de Baschi, marquis d'Aubais, et son château*, Montpellier, Mari-Lavit, 1937.

²⁴ *Notice des principaux livres faisant partie de la bibliothèque de feu M. le marquis d'Aubais, dont la vente se fera mercredi 18 juin 1777, en sa maison, rue du Jardinnet*, Paris, Saugrain le jeune, 1777 [BnF, Delta-45, prix manuscrits]. Le catalogue compte 231 notices, mais Saugrain avertit qu'« on vendra beaucoup de livres qui ne sont point sur la présente notice ». Claude-Marin Saugrain (1735-1805), libraire et bibliothécaire du comte d'Artois, est l'auteur de plusieurs grands catalogues de vente.

²⁵ BMN, ms. 251, fol. 98, « Livres à acheter pour M. le M. d'Aubais ».

Niel à Avignon²⁶. En deux semaines, les conditions qui pourraient conduire à l'achat de la bibliothèque par les libraires lyonnais sont fixées : estimation rapide, « depuis la porte », vente en bloc avec un rabais considérable sur la valeur présumée de la collection. « Si Madame d'Urre n'est point pressée d'argent, que la bibliothèque ne l'embarrasse pas et qu'elle veuille en tirer le meilleur parti en en faisant faire le catalogue et en l'envoyant offrir partout, ou en en faisant faire la vente en détail pour son compte, alors notre maison n'y songerait pas, parce que cette méthode ne lui procurerait pas l'avantage qu'elle voudrait y trouver. Mais si cette Dame voulait se défaire tout d'un coup de cette bibliothèque, et en conclure le marché dans une matinée avec une personne qui en offrirait une somme comptant, après y avoir jetté un coup d'œil, alors Messieurs de Tournes pourraient y envoyer l'un d'eux ou moi-même, et la chose serait vite conclue. Mais aussi de cette manière comme nous n'en connaissons pas le contenu et que le marché se conclurait en voyant la bibliothèque pour ainsi dire depuis la porte, vous comprenez que la somme ne pourrait être aussi considérable que les héritiers l'attendent peut être, d'après le bruit qu'a fait cette bibliothèque, et l'argent qu'ils ont ouï dire qu'elle avait coûté à leur grand-père²⁷ ».

En attendant que se règle la vente, Séguier entreprend le catalogue de la bibliothèque du marquis, dont le canevas général est achevé à la mi-mai. C'est auprès de lui que les savants et les bibliophiles continuent à s'informer de l'avenir de la bibliothèque et des modalités de la vente²⁸. Les frères de Tournes avancent prudemment, réclamant finalement un catalogue pour juger de la valeur de la collection, s'enquérant du prix demandé par les héritiers, s'informant des facilités de la route jusqu'au château²⁹. Le chiffre de deux mille louis (48 000 l.) avancé par Séguier, alors que les Lyonnais en projetaient la valeur à 20 000 l., les contraintes matérielles du déménagement et du classement de la bibliothèque semblent effrayer les libraires, qui se dégagent finalement de l'affaire en juin 1777³⁰.

Comme en témoigne le cas de Séguier à Aubais, la proximité avec le lieu et les acteurs d'une vente constitue pour les savants une situation particulièrement avantageuse. Ils reçoivent les *desiderata* de leurs amis, que les règles tacites de la République des lettres leur

²⁶ BMN, ms. 312, fol. 79, Piestre (commis des frères de Tournes), Lyon, 11 mars 1777 ; ms. 140, fol. 196, Calvet à Séguier, Avignon, 21 mars 1777.

²⁷ BMN, ms. 312, fol. 80-81, Piestre à Séguier, Lyon, 25 mars 1777.

²⁸ BnF, NAF 6571, fol. 177, Séguier à Amoureux, Aubais, 6 avril 1777. BMN, ms. 145, fol. 162, Méjanès à Séguier, Aix, 18 mai 1777. Quelques-unes des lettres de Séguier à Amoureux ont été publiées par PELISSIER (Léon-Gabriel), *La fin de la bibliothèque d'Aubais (1777)*, Besançon, Jacquin, 1901.

²⁹ BMN, ms. 312, fol. 85-86, Piestre à Séguier, Lyon, 30 mai 1777.

³⁰ BMN, ms. 312, fol. 88, E. Piestre, Lyon, 24 juin 1777. Le libraire aixois David l'avait, pour sa part, estimée à 10 000 l. seulement.

commandent d'honorer autant que possible³¹. Cette « communauté d'obligations » n'empêche pas les conflits d'intérêts, relativement fréquents dans un monde savant qui partage souvent les mêmes curiosités pour l'antiquité ou l'histoire naturelle. Au moment de la dispersion des bibliothèques jésuites, les correspondants de Séguier lui en dressent un tableau à première vue très décevant. La bibliothèque de Montpellier, presque entièrement vendue en mars 1764, n'est « qu'un tas de bouquin la plus par de théologien de la société qui se sont donnés a bon comte », lui écrit son ami Pierre-Joseph Amoureux : aucun auteur grec, à l'exception de « quelques lambeaux d'Aristote ou d'Hippocrate », peu d'histoire naturelle, aucun ouvrage d'antiquités³². À Carpentras comme à Avignon, « ces pères ont eu la permission de prendre ce qui leur conviendrait et ils ont enlevé tout ce qui était bon », explique à son tour Calvet : Séguier n'a rien à en regretter³³. Le détail des quelques achats faits par ses correspondants, dont ils se félicitent pour eux-mêmes, jette malgré tout un doute sur leur sincérité. Ces tableaux désolés servent-ils vraiment à persuader leur ami du peu d'intérêt de l'affaire, ou à s'excuser d'avoir tenu à l'écart de la vente un savant concurrent ? Ces conflits d'intérêts sont d'autant plus vifs que la bibliothèque est belle. À la mort du marquis de Calvière, dont il était proche, Calvet prend de vitesse les autres savants de la région. Il profite d'une proposition un peu étourdie de l'héritier pour lui acheter des médailles et des livres d'antiquités à un prix dérisoire. Cette belle affaire n'est dévoilée qu'un an plus tard à ses correspondants. Le 19 mai 1779, il écrit à Séguier : « Vous me demandez encore ce que sont devenus les livres de M. de Calvière. Je vous diray que j'ay tous ceux qui traitaient de médailles, de pierres gravées ou d'antiquité, tant ceux d'Avignon que ceux de Vézénobre. Cette acquisition considérable me donne un grand nombre de livres doubles précieux et chers que je voudrais pouvoir placer en gros, car vous jugez bien que je ne sçaurais me déterminer de les revendre en détail »³⁴.

Cette déclaration donne finalement à voir la contradiction dans laquelle se trouvent les érudits, tiraillés entre le profit à faire et le regret de voir disparaître des collections prestigieuses, ressource importante dans une région communément jugée mal dotée en la matière. De la même manière, la perspective de la vente de la bibliothèque d'Aubais tire des soupirs à Séguier (« Je la regretterai : vous savez que c'était ma ressource. Elle va m'être

³¹ GOLDGAR (Ann), *Impolite Learning. Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680-1750*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1995.

³² BMN, ms. 311, fol. 2, Amoureux à Séguier, Montpellier, 26 mars 1764. Peu avant, Amoureux annonçait pourtant l'intention d'un de ses amis d'acheter les livres de médecine de cette bibliothèque (*ibid.*, fol. 4, 13 mars 1764). Pierre-Joseph Amoureux (1741-1824) est médecin et bibliothécaire à la faculté de médecine de Montpellier.

³³ BMN, ms. 140, fol. 128, Calvet à Séguier, Avignon, 12 janvier 1770.

³⁴ BMN, ms. 140, fol. 209, Calvet à Séguier, Avignon, 19 mai 1779.

enlevée³⁵ »). La cession en bloc à un corps savant apparaît alors comme une solution susceptible de ménager les intérêts du monde érudit. Amoureux suggère ainsi à Séguier d'inciter les héritiers à vendre les livres aux mauristes du collège royal militaire de Sorèze, à ceux de Villeneuve-lès-Avignon ou de Montmajour, propriétaires d'une belle bibliothèque, ou encore à la bibliothèque publique Inguimbertaine de Carpentras³⁶. Les préfaces des catalogues de vente, qui rapportent des projets avortés de fondation ou de réunion à une bibliothèque publique, soulignent également en creux la perte subie. « Ce vrai citoyen [le marquis de Cambis] comptait que sa patrie profiterait dans la suite des soins qu'il se donnait pour former une bibliothèque publique, exposent les libraires éditeurs de son catalogue. La mort, en nous l'enlevant, nous fournit l'occasion de présenter aux particuliers ce qui fut d'abord destiné pour le public³⁷ ». De fait, une partie des richesses accumulées dans les bibliothèques nobiliaires quittent la province au moment de la vente. À la mort du marquis de Caumont, en 1745, c'est un libraire lyonnais, François Rigollet, qui acquiert la plus grande partie de la bibliothèque, en fait le catalogue et la vend en détail et aux enchères en janvier 1759³⁸. Celle du marquis d'Aubais, après le retrait des frères de Tournes, est achetée 40 000 l. par un libraire grenoblois et partiellement transportée à Grenoble en juin 1778³⁹.

Lyon et Paris : le marché inaccessible

Les ventes de bibliothèques qui se déroulent hors de la région sont plus difficiles à atteindre. La première gageure est d'obtenir les informations nécessaires aux achats, et notamment le catalogue de vente, dans le délai imparti pour une participation aux enchères. En 1763, le marquis de Méjanès presse ses libraires aixois, les David, de lui procurer à temps le catalogue parisien de la vente Falconet. Le cas de la vente Fontette, en août 1773, illustre la lenteur de la circulation des informations et des outils bibliographiques jusqu'en Provence (le marquis prend connaissance de la vente moins de trois semaines avant la date des enchères, il n'a pas le temps de faire venir le catalogue de Paris) et les mesures d'urgence qui s'imposent

³⁵ BNF, NAF 6571, fol. 177, Séguier à Amoureux, Aubais, 6 avril 1777.

³⁶ BMN, ms. 136, fol. 96, Amoureux à Séguier, 12 avril 1777.

³⁷ *Catalogue de la bibliothèque de feu M. le marquis de Cambis-Velleron, op. cit.*, « Avis ».

³⁸ *Catalogue des livres de feu Monsieur le marquis de C***, de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, Lyon, François Rigollet père, 1759 [BnF, Delta-4265]. L'avis détaille les conditions de la vente.

³⁹ BMN, ms. 312, fol. 100, Piestre à Séguier, Lyon, 5 juin 1778.

pour pouvoir profiter de l'occasion (il lui faut le catalogue tout de suite, pour vingt-quatre heures, afin de passer commande avant le 20 août)⁴⁰.

Même si les catalogues et les offres de service circulent ensuite entre les savants, ces ventes font l'objet entre eux d'une concurrence larvée, et celui qui dispose le premier du catalogue en tire un avantage certain. Lorsqu'à l'automne 1767 l'immense collection du naturaliste espagnol Pedro Franco Davila est promise à la vente, Séguier et Calvet en réclament le catalogue à leurs correspondants parisiens⁴¹. Une course de vitesse s'engage : derrière les coquilles, insectes, oiseaux, pétrifications et autres curiosités de l'art et de la nature, se trouve une bibliothèque de 402 articles, « peu nombreuse à la vérité, mais qui contient une suite assez complète des meilleurs livres qui ont paru sur l'histoire naturelle⁴² ». Pour Séguier, Davila lui-même en remet en septembre 1767 un exemplaire à l'antiquaire Michelet d'Ennery, qui le confie à l'abbé Bazin de Lambert, et ce dernier à un garçon d'imprimerie qui doit le déposer à Avignon où l'érudit pourra le faire prendre⁴³. En février 1768, trois mois après la vente, alors que les deux méridionaux reçoivent par leurs correspondants parisiens les échos de certaines attributions fracassantes, aucun catalogue ne leur est encore parvenu⁴⁴. Ce n'est qu'à la mi-avril que Séguier peut prendre connaissance des richesses de la collection Davila, à partir de l'exemplaire finalement reçu par Calvet, au moment où le libraire nîmois Michel Gaude en reçoit lui-même deux exemplaires⁴⁵. Séguier ne peut alors que regretter « de ne les avoir pas eu à temps pour [se] procurer quelques-unes de ces curiosités », tandis que Calvet réussit, dix-huit mois plus tard, à acheter des pièces d'histoire naturelle du célèbre cabinet⁴⁶.

Obtenir le catalogue à temps ne suffit pas. Encore faut-il disposer sur place d'un interlocuteur de confiance auquel remettre ses commandes et ses intérêts. Pour les ventes parisiennes, Séguier utilise les bons offices des méridionaux en séjour dans la capitale. Le

⁴⁰ Bibliothèque Méjanès, Aix-en-Provence (désormais BMAP), ms. 1992, Méjanès aux David, Arles, 14 août 1773. *Catalogue des livres du cabinet d'histoire de France de feu Monsieur Fevret de Fontette... dont la vente se fera le lundi 30 Août 1773...*, Paris, Moutard, 1773.

⁴¹ Pedro Franco Davila (1711-1786) s'était établi à Paris en 1740 et y avait constitué une formidable collection d'histoire naturelle, d'antiquités et de pierres précieuses, ainsi qu'une bibliothèque de 2000 volumes. Obligé de rentrer au Pérou pour affaires familiales, il avait proposé de céder son cabinet en gros et, faute de proposition au 15 octobre 1767, de le mettre en vente publique à compter du 12 novembre. Il propose finalement ses collections au roi Charles III, qui le nomme directeur du Cabinet royal d'histoire naturelle de Madrid.

⁴² *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art, qui composent le cabinet de M. Davila...*, Paris, Briasson, 1767, 3 vol. in-8°, tome I, p. xxv. Le catalogue de la bibliothèque est au tome III, p. 209-266.

⁴³ BMA, ms. 2364, fol. 130, Séguier à Calvet, Nîmes, 6 septembre 1767 et fol. 133, 6 janvier 1768. Davila est un des correspondants de Séguier (BMN, ms. 94, fol. 87-94, 6 lettres, 1766-1772).

⁴⁴ *Ibid.*, fol. 138, Séguier à Calvet, Nîmes, 17 février 1768.

⁴⁵ *Ibid.*, fol. 144, Séguier à Calvet, Nîmes, 28 avril 1768.

⁴⁶ Séguier l'en félicite dans une lettre du 19 juin 1769 (*ibid.*, fol. 157 v°).

marseillais Guillaume Dubois de Rochefort, à Paris en 1763, est chargé de se rendre à la vente de la bibliothèque Falconet (que Séguier connaît bien pour l'avoir intensément utilisée, lors de son séjour à Paris dans les années 1730, pour la préparation de sa *Bibliothèque botanique*), pour lui et pour le médecin nîmois Jean Razoux⁴⁷. Moreau de Vérone, à Paris en 1772, visite à sa demande la vente des livres du président Crozat⁴⁸. Les ventes lyonnaises qui se multiplient à partir des années 1740 apparaissent sans doute plus accessibles aux lettrés méridionaux. Séguier y fait intervenir les libraires avec lesquels il est en relation d'affaires : les frères Duplain, organisateurs de la vente Verchères de Reffie en 1757, Piestre et Cormon dans une vente organisée par leur confrère Jacquenod en septembre 1781 et dans celle de la bibliothèque de l'avocat Nicolau de Montriblout en novembre 1782, dont le catalogue précise que le cabinet est doté « d'un petit nombre de livres assez bien choisis surtout pour la partie de l'histoire naturelle⁴⁹ ».

En réalité, la participation à ces ventes lointaines est rarement fructueuse pour les savants méridionaux, car les livres mis aux enchères y atteignent des sommets que ni eux, ni leurs représentants ne conçoivent de rejoindre. La cristallisation de la haute bibliophilie autour des ventes aux enchères, que l'on observe plus particulièrement à Paris depuis le milieu du siècle, en exclut ainsi rapidement le monde savant « ordinaire ». La description mi-fascinée, mi-horrifiée des prix pratiqués dans les ventes publiques s'accompagne du constat de l'impuissance à satisfaire les désirs du commissionnaire. Après la vente lyonnaise de la bibliothèque de Flatigny en 1756, le père Janin rapporte à Séguier qu'« avec tout l'empressement et toute la bonne volonté tant de la part de M. Duplain que du P. Dumas, et de moy, il n'a pas été possible d'emporter le livre des historiens de l'Histoire Auguste commenté par Saumaise de la bibliothèque de M^r de Flatigny. Nous avons eu affaire avec un homme qui a couvert nos enchères au delà de quinze francs qui était le prix que vous m'aviez fixé, et qui le voulait absolument, ensorte que nous avons été obligés de nous en désister pour ne pas faire

⁴⁷ BMN, ms. 147, fol. 167, Rochefort à Séguier, Paris, 2 juin 1763. Razoux, connu pour ses tables nosocomiales, est également un correspondant de La Condamine et un amateur d'antiquités.

⁴⁸ BMN, ms. 149, fol. 35-36, Vérone à Séguier, Paris, 2 janvier 1772. Martin Bruno Moreau de Vérone (1739-1796) est alors conseiller au parlement de Grenoble, puis président en la chambre des comptes du Dauphiné (1778). Il fait exécuter des fouilles à Vaison et Saint-Paul-Trois-Châteaux, proches de son château de Vérone. Joseph-Antoine Crozat (1696-1751), fils du célèbre financier, président au parlement de Paris, est un amateur d'art réputé. Sa bibliothèque et sa célèbre collection de tableaux, de sculptures et d'estampes font l'objet d'un catalogue de vente en 1751, mais son frère et héritier en continue la dispersion dans les années qui suivent.

⁴⁹ BMN, ms. 311, fol. 95, frères Duplain à Séguier, Lyon, 11 mai 1757 ; ms. 312, fol. 147, Piestre et Cormon à Séguier, Lyon, 22 novembre 1782. LAROQUE (Pierre), « Les collections de C. F. Nicolau de Montriblout et sa bibliothèque », *Bulletin de la Société Historique de Lyon*, XXVI, 1996 et, du même, « Eléments pour une connaissance des bibliothèques scientifiques françaises au XVIII^e siècle : les collections et la bibliothèque d'un notable lyonnais, C. Nicolau de Montriblout », dans VIALLO (Marie) (dir.), *Voyages de bibliothèques*, Saint-Etienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1999.

une folie en nous piquant mal à propos sur un article que vous trouverez toujours à Paris au dessous de 15 l.t. Je n’y ai du regret qu’en ce qu’il vous faisait peut être besoin pour le présent⁵⁰ ».

Les ventes de la fin du siècle deviennent absolument inaccessibles. En 1781, les libraires Piestre et Cormon n’achètent pour lui à la vente Jacquenod que deux articles, « les autres articles ayant surpassé de beaucoup les prix que vous y aviez mis, et ceux que vous n’aviez pas fixé ont été vendus follement⁵¹ ». En 1782, ils suivent pour lui la vente Montriblond avec un résultat encore plus médiocre : « les livres de ce cabinet se sont vendus au feu, il n’y a pas d’exemple de cela à Lyon ». Les prix fixés par Séguier sont largement dépassés : l’ouvrage de Rivin dépasse son estimation de près du double (68 l. contre 36 l.), comme ceux de Millers « auquel vous vouliez mettre 120 l. » et qui se sont vendus 213 l. Sur les ouvrages pour lesquels Séguier n’a pas fixé de prix limite, les libraires n’ont pas osé enchérir pour ne pas suivre l’envolée des prix⁵². En cette fin du XVIII^e siècle, seuls les grands collectionneurs provinciaux parviennent encore à faire triompher leurs intérêts dans les ventes les plus prestigieuses de leur temps, comme le marquis de Méjanès lors de la vente La Vallière.

Pratiques du catalogue de vente

Les ventes ne constituent pas un événement fugitif. Les catalogues qui en sont issus participent de l’accumulation d’un savoir bibliographique pérenne, au même titre que les périodiques savants, les correspondances et les catalogues de libraires. La compulsions des catalogues de vente fait partie du travail du savant, comme du bibliophile : c’est l’aspect quotidien d’une « veille bibliographique » qui concerne, autant que les parutions récentes, les ouvrages plus anciens dont on peut confirmer l’existence ou retrouver la trace grâce à un passage en vente.

⁵⁰ BMN, ms. 145, fol. 6, Janin à Séguier, Lyon, 21 mars 1756. L’augustin Joseph Janin (1716-1794) est un numismate réputé, auteur du catalogue du médaillier de la bibliothèque publique de Carpentras vers 1750. Henri Jean Bonaventure Dumas (1698-1773) est alors bibliothécaire des Cordeliers de Lyon. Claude Saumaise (1588-1653) est un humaniste et philologue protestant. Nous n’avons pas réussi à identifier Flatigny, et remercions Dominique Varry pour son aide.

⁵¹ BMN, ms. 312, fol. 137, Piestre et Cormon, Lyon, 1^{er} septembre 1781. La vente, tenue du 2 au 31 juillet 1781 chez le libraire, a fait l’objet d’un *Catalogue de livres sur toutes sortes de matières, médailles et tableaux, provenant de différents cabinets dont la vente se fera au plus offrant et dernier enchérisseur...*, Lyon, Jacquenod, 1781.

⁵² *Ibid.*, fol. 149, Piestre et Cormon, Lyon, 17 décembre 1782. Les ouvrages sont ceux d’Auguste Quirin Rivin, médecin et botaniste allemand, et de Philip Miller, chef jardinier du jardin botanique de Chelsea.

Ces catalogues sont une denrée nombreuse dans les bibliothèques savantes. Dans celle du médecin nîmois Pierre Baux, dont l'état est dressé en 1786, les dix-neuf catalogues de libraires jouxent cinq catalogues de vente. Le catalogue de la bibliothèque de Jean-François Séguier mentionne vingt-cinq catalogues de libraires, vingt-sept catalogues de vente et « différentes feuilles de catalogues de livres vendus aux encans⁵³ ». L'ensemble met bien en évidence les différentes périodes de la vie de Séguier, de son voyage en Europe aux côtés du marquis Scipione Maffei (1732-1736), à son long séjour à Vérone (1736-1756) et à son retour à Nîmes (1757-1784). Les dix catalogues de vente parisiens (tous datés, sauf un, des années 1733-1736), ont sans doute été recueillis par Séguier lors de son séjour dans la capitale avec l'illustre marquis⁵⁴. Sa correspondance de l'époque avec le médecin nîmois Pierre Baux atteste qu'il fréquente alors assidûment les ventes parisiennes, où il trouve encore des livres « à fort bon compte⁵⁵ ». La moitié des douze catalogues de vente de l'espace germanique et hollandais date du début des années 1750 et ont sans doute été rassemblés à Vérone, où il réside auprès du marquis jusqu'à sa mort en 1755. Contrairement aux catalogues parisiens, qui sont ceux de bibliothèques « généralistes », ces catalogues étrangers témoignent d'un intérêt plus pointu pour les bibliothèques médicales et botanistes. Quatre catalogues lyonnais des années 1757-1759 ont servi à Séguier à compléter ses collections à son retour en France : on a vu qu'il enchérit à la vente Verchères par l'intermédiaire des libraires Duplain.

Les catalogues conservés dans la bibliothèque de Séguier ne restituent pas l'usage qu'il pouvait en faire. Un ensemble de notes manuscrites permet de cerner plus précisément la méthode des prospections bibliographiques savantes et leur dimension rétrospective. Sur un petit cahier, Séguier reporte ainsi successivement des références tirées des *Annales typographiques pour 1757* (publiées en 1759), du catalogue de la bibliothèque des jésuites du collège de Clermont (vendue en mars 1764), du catalogue du libraire Périsset (Lyon, 1762), du « catalogue manuscrit de la bibliothèque de feu M^r de Cambis Velleron mort à Avignon »

⁵³ BMN, ms. 449, p. 338 et ms. 285, p. 68 et 323-324. Sur la présence des catalogues dans les bibliothèques parisiennes, CHAPRON (E.), « Circulation et usages des catalogues », art. cit.

⁵⁴ Scipione Maffei (1675-1755) est l'une des figures les plus marquantes du monde des lettres et de l'antiquariat européen de la première moitié du XVIII^e siècle. Dramaturge, fondateur du *Giornale dei Letterati* de Venise et du musée lapidaire de Vérone, il entreprend alors une tournée de quinze ans en Europe, avec un projet de recension exhaustive des inscriptions antiques connues. De passage à Nîmes en octobre 1732, il s'adjoint le jeune Séguier comme *aiutante di studio*, pour l'épauler dans ses travaux d'érudition. Séguier profite du séjour parisien pour se consacrer à ses recherches de bibliographie botanique.

⁵⁵ CORDIER (Samuel), PUGNIERE (François), *Jean-François Séguier, Pierre Baux. Lettres, 1733-1756*, Avignon, Barthélemy, 2006. Lors de la vente Caumartin, en 1735, il espère acquérir une Bible latine « à un prix fort au dessous » du prix ordinaire, mais manque des *Lettres de Cicéron* dont les enchères dépassent sa proposition : « On ne va à ces anquans que pour acquérir des regrets ». En 1736, à la vente de la bibliothèque du duc de Coislin, les livres sont vendus « si fort au dessus du prix fixé qu'il a du tout été impossible d'y prétendre ». Sa bibliothèque renferme les catalogues de ces deux ventes.

(entre 1772 et 1774), du catalogue de la vente Secousse (Paris, Barrois, 1755), longtemps donc après sa parution, de celui du libraire Tilliard (après 1771), dont il confronte certains titres avec les comptes-rendus du *Journal des savans*⁵⁶, du catalogue de la bibliothèque de Harley (Londres, 1743), lui aussi longtemps après les faits, si l'on en croit la succession des feuillets⁵⁷. La manipulation des catalogues s'inscrit donc dans une pratique de l'extrait, de la prise de notes qui s'exerce indifféremment sur tous les supports de l'écrit, du catalogue du libraire aux ouvrages et aux mémoires académiques, dont le savant relève les références bibliographiques utiles à ses propres travaux et qu'il communique à ses correspondants⁵⁸.

Les pratiques savantes du catalogue peuvent être confrontées avec celles d'un grand collectionneur comme le marquis de Méjanès. Méjanès fait un usage assidu des catalogues de vente, dont il possède une centaine d'exemplaires dans sa bibliothèque, contre une dizaine de catalogues de libraires. Là encore, cette fréquentation des catalogues va bien au-delà de leur dimension utilitaire car Méjanès collecte, dans le même temps, des catalogues des ventes passées, parfois relativement anciennes. Cet ensemble, que l'on retrouve chez tous les grands collectionneurs, joue un triple rôle dans la structuration du « champ du livre rare » qui se met en place dans la seconde moitié du XVIII^e siècle⁵⁹.

C'est d'abord l'instrument sur lequel se construit une compétence centrale de la bibliophilie : celle de la connaissance de la valeur des livres, forgée dans la fréquentation des ventes et l'observation de la « cote » des ouvrages reportée en marge des catalogues. Méjanès n'attache pas une grande importance à la mention des adjudications sur les catalogues qu'il achète, préférant les reporter lui-même à l'aide d'exemplaires prêtés par ses amis ou par ses libraires, les David. C'est un exercice qui lui procure, dit-il, beaucoup d'« amusement ». « Je ne conte pour rien les prix, c'est un amusement pour moi de les copier » ou, quelques mois plus tard : « Les prix ne me font rien. Un de mes amis les a marqués à son exemplaire et c'est pour moy un amusement de les copier⁶⁰ ». La connaissance des prix sert surtout d'argument

⁵⁶ BMN, ms. 251, 1^{ère} liasse, fol. 6-12. L'extrait « Du catalogue de Tilliard libraire à Paris » [fol. 12] inclut la notice du Zend-Avesta publié à Paris en 1771 et la critique du *Journal des savans* parue en mai 1769.

⁵⁷ Cataloguée à la mort d'Edward Harley, 2^d comte d'Oxford (1689-1741), la bibliothèque est achetée par le gouvernement britannique en 1753 et intégrée aux collections du British Museum. Séguier la visite en 1736, lors de son passage en Angleterre : il en commente alors longuement les manuscrits latins, grecs et vulgaires dans son journal de voyage (BMN, ms. 129, fol. 53-58).

⁵⁸ DECULTOT (Elisabeth), *Lire, copier, écrire : les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS, 2003.

⁵⁹ SORDET (Y.), *L'amour des livres*, op. cit., p. 206-208 : Adamoli possède quatre catalogues de librairie, onze catalogues de bibliothèques particulières et 55 catalogues de ventes publiques. On peut efficacement comparer ces pratiques à celles des amateurs d'art, sur lesquelles GUICHARD (C.), *Les amateurs*, op. cit., p. 127.

⁶⁰ BMAP, ms. 1992, Méjanès aux David, Arles, 29 janvier 1763 et 9 mai 1763. Voir STOUFF (Jean), *Les bibliothèques privées en Provence occidentale au siècle des Lumières*, mémoire de DEA, Université de Provence, 1991.

dans ses négociations marchandes avec les David. En 1763, il se plaint que « pour ce qui concerne les livres de hazard [d'occasion], vous les passez souvent à un prix un peu fort, par exemple l'*Histoire des druides* de Taillepied catalogue Secousse n° 1852 n'a été vendue que [déchiré, mais 1 l.] et je vous la passe à 8 ». En 1771, il fait encore remarquer que le *Concile de Florence* de 1526 « que vous aviez passé par grace à 48 l.t. n'a été vendu chez M. de Gagnat que 24 l.t. relié en maroquin⁶¹ ». Les catalogues lui permettent également de suivre la trajectoire des livres, d'une collection à l'autre, et d'en préparer l'acquisition à l'occasion : « En parcourant, monsieur, le catalogue de M. de Vence, je me suis appercu que M. Lenfant avait acheté la plus part des articles de l'histoire de Provence. Comme il m'en manque quelques uns, à tout hazard je vais vous en donner la note afin que vous ayez la bonté de me les procurer si vous les retrouvez, ou de me les garder si le hazard dans la suite vous les fait parvenir⁶² ».

Enfin, au-delà des aspects instrumentaux, le catalogue de vente est devenu un objet de reconnaissance d'un milieu bibliophilique. C'est un objet dont Méjanès annoté la provenance sur la page de garde, reconstituant ainsi des chaînes de transmission, de collectionneur à collectionneur, semblables à celles que l'on trouve exhibées dans les préfaces des catalogues de vente ; un objet qu'il prête et se fait prêter à l'intérieur du petit milieu bibliophilique provençal ; un type de livres, enfin, dont l'objet premier s'est retourné sur lui-même, puisqu'il avoue aux David qu'il ne « serait pas fâché d'en faire une collection⁶³ ».

Les bibliothèques méridionales des dernières décennies du XVIII^e siècle sont le lieu de trois évolutions entrecroisées. Leur dispersion se fait de plus en plus suivant les procédés devenus communs dans la capitale et, progressivement, dans les provinces : production d'un catalogue, annonce dans les gazettes locales, entremise de libraires spécialisés (David à Aix, Niel ou Aubanel à Avignon). Dans un monde savant pourtant fortement dépendant des richesses accumulées par chacun, ces disparitions suscitent relativement peu d'émotion. Alors que le développement rapide des ventes aux enchères avait déconcerté une partie de la librairie et de l'érudition parisiennes de la première moitié du XVIII^e siècle, le procédé de la vente à l'amiable, familier aux savants méridionaux, paraît sans doute plus conforme à leurs intérêts. Faite « en gros », elle préserve l'intégralité d'une collection et le travail d'une vie ;

⁶¹ *Ibid.*, Méjanès aux David, Arles, 13 avril 1763 et 2 mars 1771, avec référence aux ventes Secousse (1755) et Gagnat (1739).

⁶² *Ibid.*, Méjanès aux David, Arles, 9 janvier 1770.

⁶³ *Ibid.*, Méjanès aux David, Arles, 25 mars [1761].

« en détail », elle réactive la circulation des livres de seconde main, sans le renchérissement provoqué ailleurs par les enchères. Certaines ventes fracassantes – celle de la fabuleuse collection de Cardin Lebret en 1735, le « rapt » de la bibliothèque aixoise des Thomassin de Mazaugues par Inguibert en 1745 et celui des livres d’Aubais par le libraire grenoblois Brette – éveillent pourtant un souci que l’on peut qualifier de patrimonial. La volonté de conserver *in loco* les papiers savants du marquis d’Aubais se marque particulièrement chez Séguier, qui s’active pour replacer les volumes concernant Nîmes et le Languedoc dans sa bibliothèque, auprès du marquis de Méjanès ou de Joubert, trésorier de la province⁶⁴. Cette dimension patrimoniale apparaît bien, derrière le souci de l’utilité publique, dans un certain nombre de projets de fondation de bibliothèque publique, comme dans celui du marquis de Cambis, du marquis de Méjanès, du commissaire Lenfant ou de Séguier lui-même⁶⁵. D’un certain fatalisme (« je prévois que tout ce que j’ai préparé n’aura que quelque mauvais sort après ma mort. Sans suite et avec des héritiers qui ne s’occupent point de littérature et qui ont laissé dépérir plusieurs livres utiles dont ils avaient hérité, on ne doit s’attendre qu’au dépérissement total de tout ce que je chéris [...] Mais un homme doit se détacher de tout, et ne penser qu’au passage à l’éternité⁶⁶ »), il glisse en quelques années vers le projet d’un legs à l’Académie royale de Nîmes, effectif en 1778. À Aix, Nîmes ou Avignon, aucune initiative n’aboutit pourtant avant la Révolution, qui marque un nouveau tournant dans l’histoire des bibliothèques nobiliaires, comme dans celle des institutions publiques.

Annexe. Les ventes publiques de livres dans le *Courrier d’Avignon* (1733-1753, 1774-1786 et 1788-1789).

CA = Courrier d’Avignon

date	Ville	Propriétaire	Consistance	Modalités	Référence
1769	Avignon	Collège jésuite	« collection choisie de l’Ecriture sainte, des Pères, des Conciles, des théologiens, des philosophes, des orateurs, des poètes, du droit civil et canonique, des historiens sacrés et profanes, en un mot de tous les livres qui enrichissent une bibliothèque, et qui sont nécessaires pour un collège »	Vente chez Fréchier.	<i>CA</i> , 14 juillet 1769.
1780	Carcassonne	Rodier,	2000 volumes de droit, littérature	Vente « en gros et en	<i>CA</i> , n° 76, 22

⁶⁴ BMN, ms. 251, « Note des manuscrits de la bibliothèque d’Aubais que Mr de Joubert, trésorier de la province de Languedoc, a acquis en 1779 ». Plusieurs manuscrits de la BMAP portent l’annotation « Ce manuscrit vient de la bibliothèque de M. le marquis d’Aubais, et m’a été procuré par M. Séguier, de Nîmes... », avec la date et le prix de l’achat (ms. 323, 1031, etc.).

⁶⁵ Lenfant avait proposé de vendre sa bibliothèque à la ville d’Aix, moyennant une rente viagère pour lui et sa fille (STOUFF (J.), « Les bibliothèques publiques », art. cit.).

⁶⁶ BNF, NAF, ms. 1893, fol. 100, Séguier à Saint-Vincens, Nîmes, 12 décembre 1772.

		lieutenant principal au présidial	et histoire.	détail » dans la maison du défunt à partir du 20 septembre (repoussée au 15 octobre).	septembre 1780.
1780	Avignon	Magistrat (non id.)	500 à 600 volumes, corps de bibliothèque et bureau, estimé 1200 l.t.	Loterie (90 billets à 18 l.t.). Catalogue consultable chez l'avocat Biscarats.	CA, n° 98, 8 décembre 1780.
1782	Avignon	Non précisé	« plusieurs cabinets de livres », comprenant un « assortiment considérable de livres de droit canonique, de droit romain et de droit français ; d'histoire et de littérature ».	Vente chez le libraire Aubanel, le lundi, mardi et mercredi de chaque semaine, de 2 à 5 heures de l'après-midi.	CA, 16 avril 1782.
1782	Montpellier	Solas, premier p ^{dt} au Bureau des finances	« Bibliothèque d'environ 6 mille 5 cent volumes d'histoire, de belles-lettres, de jurisprudence et théologie »	Vente à partir du 1 ^{er} septembre 1782. S'adresser à Solas, conseiller à la Cour des aides.	CA, n° 62, 2 août 1782.
1784	Alès	Abbé de Pérussis	Cabinet complet : tableaux, estampes, sculptures, 5000 volumes « dont plusieurs Bibles anciennes qu'on ne trouve même plus ».	Vente à partir du 1 ^{er} septembre 1784. S'adresser à Salle, avocat à Alès, et au baron de Montalet.	CA, n° 62, 30 août 1784.
1785	Pernes (proche Carpentras)	Pichony, ancien chanoine de Nîmes	Cabinet d'antiquités (dont 1200 médailles). « Une bibliothèque de 5 à 600 volumes, parmi lesquels on en trouve beaucoup sur les antiquités, entr'autres Montfaucon et Cailus, sur l'histoire naturelle, bon nombre d'éditions du 15 ^e siècle, et de livres rares ; les auteurs classiques, avec les meilleures notes, les historiens, &c. &c. »	S'adresser à Mme de Tarlet, née Pichony.	CA, n° 14, 18 février 1765.
1786	Avignon	Chanoine de Veras	Bibliothèque léguée au grand hôpital Sainte-Marthe.	Catalogue imprimé. Vente dans la salle du bureau de l'hôpital, « en détail, à l'amiable & sans enchère », à partir du 1 ^{er} mai, tjlj de 2 à 5h.	CA, n° 32, 21 avril 1786.
1788	Avignon	Abbé Roman	Cabinet de livres	Chez Niel oncle, à la Fleur de lis	CA, 4 avril 1788, n° 28.
1788	Avignon	Comte de Bourk	Outils de mathématiques et pour le génie, bibliothèque de 1800 volumes, qualifiée de « collection précieuse, en ouvrages de tous les genres et en éditions les plus recherchées ».	A l'encan. Vente le 3 juillet 1788.	CA, n° 53, 29 juin 1788.
1789	Avignon	Anselme, doyen	« Cabinet de livres choisi et composé d'excellents ouvrages, sur le droit canon, la théologie, l'histoire & la littérature », médailles et estampes.	A l'encan. Vente le 3 novembre.	CA, n° 96, 31 octobre 1789.

